



Pierre de Ronsard et la quête du bonheur

JACQUES-HENRI ROUSSEAU

Résumé : *Très déçu par la vie à la cour, c'était en retrouvant la campagne de son pays natal, la forêt de Gâtines, les bords du Loir, les prairies et les troupeaux que Ronsard reprenait goût à la vie. Il y retrouvait ses amis... les « bêtes » avec lesquelles il rêvait de vivre, pour l'éternité, dans un paradis terrestre en se réincarnant lui-même dans un animal, souhait très étonnant de la part d'un homme d'Église.*

Mots-clés : *Bonheur, Ronsard, Cour, Vendômois, Transmigration de l'âme, Métempsycose, Animaux, statue de Ronsard, Ronsard ecclésiastique, Rossignol, État sauvage.*

Pierre de Ronsard était-il un homme heureux ?

Question insolite que de se préoccuper d'évaluer le bonheur d'un poète dont la mission et l'œuvre ont pour objet essentiel d'émerveiller ses lecteurs et de les rendre heureux... En ce qui concerne Pierre de Ronsard, la réponse qui vient immédiatement à l'esprit est qu'il devait être comblé par son double statut de *Prince* des poètes et de *Poète des princes*.

Aussi le « gentilhomme vendômois » est-il traditionnellement perçu comme un poète bienheureux car béni des dieux de l'Olympe, aimé des rois et admiré de ses innombrables lecteurs à qui il faisait partager ses émois amoureux.

Toute l'imagerie élaborée autour du poète contribue à dresser le portrait d'un homme à qui la vie a souri : fils et petit-fils de chevaliers étroitement liés aux rois qui leur prodiguèrent honneurs et « biens en abondance », Pierre conçut une image très positive de son lignage. Lui-même fut choisi dès l'enfance par François I^{er} pour devenir successivement le page de trois de ses enfants. Il fut donc introduit très tôt à la cour des Valois et allait profiter de la protection des rois et des grands seigneurs. Il connut de surcroît une vie amoureuse marquée par de multiples conquêtes. Quant à la statue érigée au cœur de Vendôme, elle nous présente un Ronsard superbe, élégant, assuré de son talent et de l'admiration qu'il suscite. C'est bien l'image du poète qui est le plus largement partagée.

On peut aussi dire que l'œuvre conforte cette vision de Ronsard et d'autant plus, si l'on connaît les quelques clefs qui permettent d'ancrer la plainte amoureuse, non dans une frustration vécue par le poète, mais dans une tradition littéraire permettant au lyrisme de s'exprimer pleinement. Ami des rois et des reines, poète chanté dans toutes les cours d'Europe, Pierre de Ronsard semblait remplir toutes les conditions de l'accès au bonheur.



Fig. 1 : La statue de Ronsard (jardin de la bibliothèque communautaire du pays de Vendôme).



Fig. 2 : Le jeune clerc tonsuré; portrait présumé de Ronsard (émail de Léonard Limosin).

Mais les apparences ne seraient-elles pas trompeuses ?

N'y a-t-il pas un risque de faire la confusion entre « paraître heureux » et « être heureux » ?

Une lecture approfondie de son œuvre, une attention particulière aux poèmes autobiographiques nous font découvrir un Ronsard beaucoup plus pessimiste et morose que ne le laissent prévoir les poèmes amoureux, érotiques et bachiques.

Tout d'abord l'enfance de notre Vendômois ne fut pas exempte de souffrances. Élevé par une mère autoritaire et, semble-t-il, peu aimante – il ne lui consacra aucun poème –, il eut à souffrir de l'absence de son père, le chevalier Loys de Ronsard, très souvent parti guerroyer et qui, homme de confiance de François I^{er}, se vit confier la mission d'accompagner à Madrid les enfants royaux (le dauphin François, ainsi que le duc d'Orléans, futur Henri II), suite à la défaite de Pavie. Il dut veiller sur eux de 1526 à 1530, alors qu'ils étaient les otages de Charles-Quint. Pierre de Ronsard fut donc privé de son père durant les premières années de sa vie.

Ce père le destinait à une carrière de chevalier et de diplomate mais à l'âge de quinze ans, lors d'une mission diplomatique conduite à Haguenau par Lazare

de Baïf, il contracta une « âpre maladie » très invalidante, sans doute une « otite chronique d'origine arthritique » qui le rendit demi-sourd et lui occasionna toute sa vie de terribles souffrances. De surcroît, elle lui fermait la voie qu'il s'était promise. Il dut alors embrasser la carrière ecclésiastique pour se voir attribuer des bénéfices et des prébendes. Tout mariage lui fut interdit, ce qui le contraignit à écarter et à multiplier des amours qu'il savait sans lendemains.

Cette vie nouvelle allait, il est vrai, lui permettre de favoriser son goût pour la poésie, d'en faire varier la tonalité et de se consacrer à cette passion qui couvait en lui et devait embraser sa vie. Une chance pour notre patrimoine littéraire. Ce talent allait vite faire de lui un poète bien en cour et au talent récompensé.

Mais ce fut souvent au prix de manœuvres, de demandes insistantes, de rivalités et de désillusions, comme il s'en plaignit à Odet de Coligny :

« Lors j'appris le chemin d'aller souvent au Louvre

.....
J'appris à déguiser le naïf de ma face,

Épier, écouter, aller de place en place,

Cherchant la mort d'autrui : misérable moyen

Quand par la mort d'autrui on augmente son bien. »

[Éd. Pléiade, t. II, p. 402]

En conclusion, cet univers de « menteurs, trompeurs, censeurs, médisants, affronteurs » décrit dans l'Élégie à mademoiselle de Chasteaubrun (Pl., I, p. 876), ce

monde de la cour, du «paraître» – pour ne pas dire des «fausses apparences» – était loin de lui ouvrir la voie du bonheur. Il éprouvait une telle défiance à l'égard du genre humain qu'il en arrivait même à rejeter toute vie en société, ce qu'il proclama en maintes occasions :

*« Je fuis les pas frayés du méchant populaire,
Et les villes où sont les peuples amassés.
Les rochers, les forêts déjà savent assez
Quelle trempe a ma vie étrange et solitaire. »*

[Pl., I, p. 226, «Sonnets pour Hélène»]

*« Les villes et les bourgs me sont si odieux,
Que je meurs si je vois quelque tracette humaine,
Seulet dedans les bois, pensif je me promène,
Et rien ne m'est plaisant que les sauvages lieux. »*

[Pl., I, p. 132, «Sonnet à Marie XXVI»]

Il alla jusqu'à confesser dans une lettre à un ami :
« Je hais la Court comme la mort. »

Son paradis terrestre : son Vendômois, sa terre natale

C'était donc loin de la cour, dans le pays de son enfance que Ronsard connaissait le bonheur, la paix, était vraiment en accord avec lui-même.

*« Quant à moi, j'aime mieux ne manger que du pain
Et boire d'un ruisseau puisé dedans la main
Sauter ou m'endormir sur la belle verdure
Ou composer des vers près d'une eau qui murmure,
Voir les muses baller dans un antre de nuit,
Oùir au soir bien tard pêle-mêle le bruit
Des bœufs et des agneaux qui reviennent de paître;
En bref, j'aime trop mieux cette vie champêtre
Que me vendre moi-même au service du Roi. »*

[Pl., II, p.427]

Là, Ronsard se métamorphosait de façon radicale et surprenante, jusqu'à prendre les apparences d'un sauvage :

*« Si bien que si quelqu'un me trouvait au bocage,
Voyant mon poil rebours et l'horreur de mon front,
Ne me dirait pas homme mais un monstre sauvage. »*

[Pl., I, p. 132, «Sonnet à Marie XXVI»]

Son aspiration à la solitude, la communion qu'il entretenait avec la nature lui faisaient préférer les rochers, les bois, les ondes, les «antres» et tous les animaux rencontrés dans la campagne environnant le manoir de la Possonnière. Avec eux, il entretenait une profonde complicité. Promeneur infatigable, fin observateur de ses «amies» les bêtes, on pourrait être tenté de voir en Ronsard, après Ésope, un précurseur de La Fontaine. Mais ce dernier, comme son maître grec, fit vivre dans ses fables des animaux qui représentent des

hommes afin de distraire ses lecteurs, de les amener à réfléchir à leurs propres comportements et à se voir proposer une morale pas toujours très morale...

C'est une tout autre perspective qui anime Ronsard. Lorsqu'il nous parle des animaux qu'il rencontre, il les observe finement, en fait de petits portraits qu'il situe dans de petits tableaux pastoraux. Mais le poète ne se comporte pas en narrateur externe qui imagine des récits de fiction. Il entre en relation avec les bêtes, les interpelle, dialogue avec elles. Il comprend leur langage et elles le comprennent. Ce sont des liens d'amitié qui les unissent au poète. Il loue leurs qualités, en particulier les oiseaux qui mettent, comme à Rome, leur don de prophétie au service des hommes, et

*« Qui, le futur, par signes nous prédisent
Et les mortels enseignent et avisent...
Qui par [leur] vol figurent
De l'avenir le prompt événement. »*

[Pl., II, p. 132]

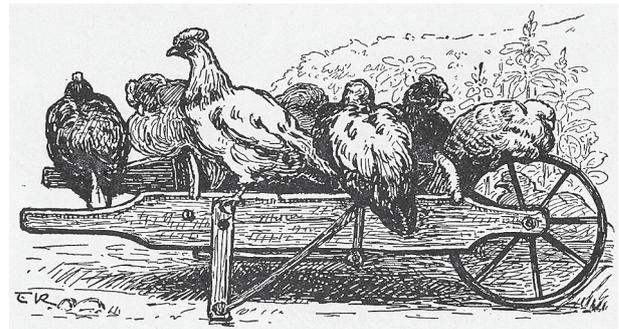


Fig. 3 : Les «Emplumés devins» (dessin d'Edmond Rocher).

Ronsard affectionne particulièrement les oiseaux chanteurs, tel le rossignol qui, comme le poète, nous ravit avec ses chants d'amour :

*« Rossignol, mon mignon, qui par cette saulaie,
Vas seul de branche en branche à ton gré voletant,
Et chantes à l'envi de moi qui vais chantant
Celle qu'il faut toujours que dans la bouche j'aie,*

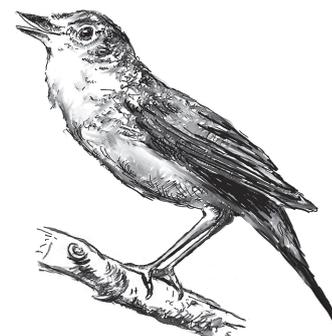


Fig. 4 : Le «Rossignol ramager» (dessin de Claude Bayle).

*Nous soupirons tous deux : ta douce voix s'essaye
De sonner les amours d'une qui t'aime tant,
Et moi triste je vais la beauté regrettant
Qui m'a fait dans le cœur une si aigre plaie.
Toutefois, Rossignol, nous différons d'un point :
C'est que tu es aimé, et je ne le suis point,
Bien que tous deux ayons les musiques pareilles.»*

[Pl., II, p. 817]

Mais il observe non sans envie :

*« Ne vois-tu pas Hurault
Ces pigeons trémoussants et du bec et des ailes
Se baiser goulument, et de nuit et de jour
Sur le haut d'une tour, se soulasser d'amour.»*

[Pl., II, p. 50]

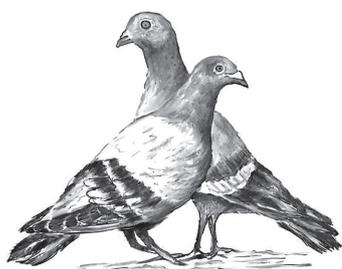


Fig. 5 : Les Pigeons amoureux (dessin de Claude Bayle).

Mais c'est à ses amis, le rossignol et l'alouette, qu'il confie la mission de réveiller plus matin Marie, la « jeune paresseuse »...

En ce qui concerne le troupeau champêtre des animaux « porte-laine » et autres bêtes à cornes, Ronsard le situe dans le décor traditionnel et idyllique de la pastorale qui appartient à la fois au domaine de la littérature et à l'univers vendômois du poète. Ses bergeries dialoguées relèvent un défi très significatif. En faisant incarner dans ces saynètes les rôles de bergers par les jeunes princes, princesses et rois désignés par leurs diminutifs, il fusionnait son univers d'élection, son paradis vendômois, avec celui de la cour.

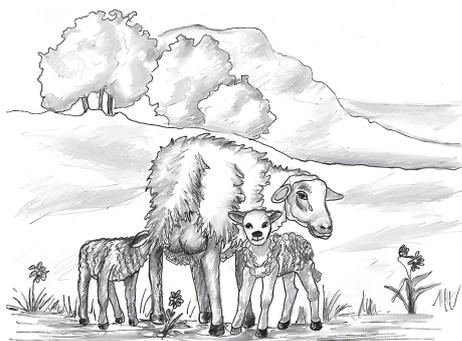


Fig. 6 : Le Troupeau porte-laine (dessin de Michèle Loisel).

Henri de Navarre y devenait Navarrin, Marguerite de Valois, Margot, Henri de Guise, Guisin et Charles IX, Carlin. Les jeunes princes, transposés ainsi dans les campagnes de sa terre natale, entraient de plain-pied dans l'éden ronsardien particulièrement chéri du poète qui se plaignait fort quand il en était privé durant « vingt ou trente mois ».

Paradoxe ronsardien sur le bonheur

Bien qu'il reçût une éducation profondément ancrée dans le christianisme, bien qu'il suivît une carrière ecclésiastique et occupât des fonctions d'aumônier du roi, de chanoine, d'abbé, de curé, Ronsard n'hésita pas à transgresser le dogme catholique jusqu'à tenir des propos pour le moins étonnants.

Dans un poème de 1559, il interpelle l'amiral de Villegaignon qui est chargé de fonder des colonies :

*« Docte Villegaignon, tu fais une grand faute
De vouloir rendre fine une gent si peu caute* [*rusée]
Comme ton Amérique où le peuple inconnu
Erre innocemment tout farouche et tout nu
D'habit tout aussi nu qu'il est nu de malice,
Qui ne connaît les noms de vertu ni de vice...
Pource laisse-les là, et n'attache à leur col
Le joug de servitude, ainsi le dur licol...»*

Et Ronsard de conclure :

*« Vivez heureuse gent sans peine et sans souci,
Vivez joyeusement, je voudrais vivre ainsi.»*

[Pl., II, p. 407]

Une telle apologie de la vie sauvage de la part d'un homme d'Église, qui semble même refuser toute évangélisation à ces peuples, ne peut que nous surprendre. Plus radicalement encore, il considère l'homme comme celui :

*[Qui] « n'a dans son cerveau,
Autre plus grand désir que d'être son bourreau.»*

L'audace ultime : le souhait d'une transmigration de son âme dans un animal

À Robert de La Haye, « conseiller du Roy au parlement de Paris », il confiait ses aspirations pour à la vie éternelle :

Si j'étais à renaître...

*« Si j'étais à renaître au ventre de ma mère,
Ayant, comme j'ai fait, pratiqué la misère
De cette pauvre vie, et les maux journaliers
Qui sont des cœurs humains compagnons familiers,*



Fig. 7 : Le Cerf bocager
(dessin de Michèle Loisel).

Et que la Parque dure en filant me vînt dire :
« Lequel veux-tu Ronsard des animaux élire
Pour vivre à ton plaisir ? » Certes j'aimerais mieux
Revivre en un oiseau, et voler par les Cieux,
Tout plein de liberté, avoir un beau plumage
Bigarré de couleurs, et chanter mon ramage,
De taillis en taillis, de buissons en buissons,
Et aux Nymphes des bois apprendre mes chansons
Et de mon bec cornu, parmi les champs me pâître
Que par deux fois un homme en ce monde renâître.

J'aimerais mieux vêtir un poisson écaillé. [*pourvu d'écailles]
Et fendre de Thétis le séjour émaillé
De bleu mêlé de pers, et, du pli de l'échine
Flotter de vague en vague au gré de la marine,
Puis, au plus chaud du jour, sortant du fond des eaux,
Paresseux me ranger au monstrueux troupeau
Du vieil berger Protée et dormir sur le sable
Que me voir derechef un homme misérable.
J'aimerais renâître en un cerf bocager,
Portant un arbre au front, ayant le corps léger
Et les ergots fourchus, et seul, et solitaire,
Faire auprès de ma biche és* buissons mon repaire, [*dans les]
Sauter parmi les fleurs, errer à mon plaisir,
Et me laisser conduire à mon premier désir,
Et la fraîcheur des bois et des fontaines suivre,
Que me voir derechef en un homme revivre.

De tous les animaux le plus lourd animal,
C'est l'homme, le sujet d'infortune et de mal,
Qui endure en vivant la peine de Tantale.

Au contraire, les cerfs, qui n'ont point de raison
Les poissons, les oiseaux, sont sans comparaison
Trop plus heureux que nous, qui, sans soin et sans peine,
Errent de tous côtés où le plaisir les mène.
Ils boivent de l'eau claire, et se paissent du fruit
Que la terre sans art d'elle même a produit.»

[Pl., II, p. 75 (Élégie XV)]



Fig. 8 : Le Paradis des animaux, tenture flamande.

C'est donc dans l'un des animaux côtoyés sur sa terre natale que Ronsard aspire à renaître pour bénéficier de leurs privilèges, de leur insouciance, de leur liberté pour voler, nager, chanter son ramage selon son désir. Ce rêve inspiré par la métempsyose de Platon, d'Ovide et de Pythagore ne semble pourtant pas compatible avec la doctrine chrétienne ni même conforme à la métempsyose définie par les Anciens qui considéraient que la transmigraton de l'âme impliquait la prise

en compte de la conduite que l'on a eue dans sa vie antérieure. Or pour Ronsard, il ne s'agit de rien d'autre que de revivre heureux à l'écart des hommes. Le bonheur serait donc tout simple : être dépouillé de son enveloppe corporelle d'humain pour renaître dans celle d'un animal¹.

1. Voir Jacques-Henri ROUSSEAU, *Le Bestiaire de Monsieur de Ronsard*, Vendôme : Éditions du Cherche-Lune, 2018